de dessèchements. Je suis loin de prétendre que Voltaire fût insensible à cette poésie des champs dont, au reste, on a tant abusé plus tard : mais il avait trop d'esprit ; chez lui, l'esprit tuait le sentiment. Et puis, il avait, ma foi ! bien autre chose à faire que des idylles et des pastorales. Dans sa retraite de Ferney, où il passa la dernière partie de sa vie, une idée unique, une idée fixe, l'absorbait et le dominait tout entier. Il délayait cette idée en prose et en vers. Il en faisait des romans, des pamphlets, des poèmes, des tragédies. Il se déguisait sous vingt masques différents ; il fatiguait les presses de la Suisse et de la Hollande, développant et exécutant sans relâche son plan de guerre contre l'église ; disons mieux, contre le christianisme qu'il voulait ramener au pur déisme. C'était une sorte de mission qu'il s'était imposée. Sa correspondance, dont je parlais tout-à-l'heure, me semble, à moi, le plus étonnant et le plus intéressant de ses écrits. C'est-là qu'on découvre les ressorts et la portée de cette croisade contre les idées chrétiennes. Les lettres à Dalember, à Damilaville et à d'autres frères ou fidèles finissent presque toutes par ce terrible refrain : *Ecrasez l'infâme ; courez sus à l'infâme*. J'avoue que je n'ai jamais pu lire ces mots sans éprouver une sorte de terreur : ils m'ont toujours donné le frisson, comme ferait une cloche qui sonne le glas funèbre, ou comme les coups de *tam-tam* que Mayerbeer a placés dans son admirable musique de *Robert-le-Diable*. Assurément, Voltaire ne soupçonnait pas qu'on ferait un jour l'application matérielle de ses furibondes boutades, et qu'on prendrait à la lettre et au sens propre son refrain favori. S'il prévoyait une réforme, une révolution, au moins ne pensait-il pas que le fer et le feu s'en mêleraient. Au contraire, il croyait lire l'âge d'or dans l'avenir. Voici de remarquables lignes qu'il écrivait, à ce sujet, à Condorcet :

« Un grand courtisan (1) m'a envoyé une singulière réfu-

(1) Voyer d'Argenson.